

À la rencontre des Slaves du Sud

par Georgette Wachtel

Les Saluts slaves ou des voix poétiques venues des pays qui formaient l'entité yougoslave ; pays qu'on connaît peu, dont le nom, dans nos mémoires, est lié à des catastrophes, dont les peuples, en majorité slaves, ont été écartelés entre les grands empires environnants et que l'histoire a trop souvent divisés en frères ennemis. Pourtant, dès 2002, un poète bosniaque, Kolja Micevic a édité, avec le concours de l'ambassade de Bosnie-Herzégovine en France, une anthologie intitulée *Les Saluts slaves*. Ils nous paraissent étranges, ces Slaves, dans notre Europe pacifiée et prospère, quoi qu'on en dise ; ils ont eu beau s'entredéchirer, naguère encore, avec la haine inexpiable de frères ennemis comme dans les tragédies antiques, ils ont en partage avec nous une culture classique (la Croatie faisait partie de la province romaine de Pannonie et la Serbie de la Mésie). Ils étaient nourris de culture classique et les idées émancipatrices du siècle des Lumières exercèrent une forte influence sur les esprits et les imaginations des peuples balkaniques. Au XIXe siècle les poètes slaves connaissent les œuvres de leurs contemporains français (les romantiques, Baudelaire, Verlaine, Mallarmé, Valéry, les surréalistes). L'anthologie *Les Saluts slaves*, faite et éditée dans des conditions difficiles en 2002 est un hommage explicite à V. Hugo : « Les éditions Kolja et Rasko ont voulu marquer [...] l'année fabuleuse de V. Hugo qui fut mon grand guide... ».

Kolja Micevic, poète et musicologue, est aussi traducteur en serbo-croate et en serbe de très nombreux poètes français du Moyen Age jusqu'aux temps modernes ; il a composé quatre anthologies de la poésie française (de Guillaume d'Aquitaine à Paul Claudel et Apollinaire), il a consacré une anthologie aux *Ballades et Chansons françaises* et une autre au sonnet. Il mène de pair une activité de poète : neuf recueils écrits directement en français depuis son entrée en France en 1992.

Le but de cette page européenne est de susciter chez le lecteur une curiosité pour cette littérature slave qui a une longue histoire écrite en langues distinctes mais cependant très voisines (du Xe siècle au XXe). Qu'il ne soit pas surpris par quelques entorses à la langue française telle que nous la pratiquons, l'auteur les assume :

Français, mon français
N'est pas le vôtre !
N'en soyez pas offensés :
Modestement, je montre
Qu'un étranger [...]
[...] Exilé dans les ciseaux
De la vie, a le droit de
Dire sa pensée... »

(Le petit testament bosniaque)

Naturellement l'amour est une source d'inspiration pour les poètes slaves. On est frappé par les nombreuses références à l'Antiquité : Anacréon, Délie, Cynthie et, plus proche de nous, Laure. Nous n'avons retenu, comme témoignage de la présence de la culture classique dans leur imaginaire, que quelques vers extraits du poème « Pâris et Hélène » ou « Une nuit plus précieuse qu'un siècle » de *Petar Petrovic Njegos* (1813-1851, Monténégro) :

Arrête, Lune, ton char blanc, prolonge ces heures chères,
Comme les fées qui au-dessus d'Isop le soleil arrêtaient !
Quand je vis la merveilleuse, tel un dieu je l'embrassai,
La fis entrer sous ma tente pour accomplir le désir sacré.
Sous les rais de la lune, près d'une bougie tremblante,
Une âme en flamme se réunit avec une âme ardente...

Les poètes chantent la nature (les fleurs, les oiseaux, les saisons, les arbres, le ciel, la nuit, etc.) avec la fraîcheur des chansons populaires, proche de la poésie du Moyen Âge et du XVI^e siècle. Ainsi, le sonnet de *Vladimir Nazor* (1876-1949 - Croatie) :

La Mouette

Au-dessus des fonds marins
Entre deux azurs, doucement,
Dans un circulaire mouvement,
Elle va volant dès le matin,

N'entend pas des monts lointains
Le bruissement des buissons en fleurs,
De la côte ne sent pas l'odeur
Du thym sauvage et du romarin,

Mais vire, calme et solitaire,
Ivre de la rumeur des flots,
Du goût de l'algue et du sel,

Et à l'heure crépusculaire,
Porte vers les bords nouveaux
Le cri de son chagrin éternel.

Cette inspiration naïve voisine avec des correspondances déclarées, qu'il s'agisse du « sonnet télégraphique » intitulé « Verlaine » (un mot constituant un vers) ou du poème éponyme adressé à Mallarmé, de *Stanislav Vinaver* (1891-1955, Serbie). D'autres poèmes évoquent Baudelaire autour du thème de l'ennui ou du néant : voici deux strophes de « L'Ennui » de *Gustav Krklec* (1899-1923, Croatie) :

Pas de remède. Nuit. Brûlent les blessures.
L'aurore n'aura pas lieu. Je te l'assure.
Toi, seul au monde tel le hibou qui s'ennuie,
Ferme fort les volets de la vue et de l'ouïe.

ou le « Ver » d'*Alej Gradnick* (1882-1967, Slovénie ; deux premières strophes) :

Affreux, dernier être du monde,
Caché dans la terre noire,
Sans le nom, sans la gloire,
Ignoble, isolé, immonde.

Telle ma noire amie, la taupe,
Je creuse, ronge dans la nuit,
Devant toute lumière je fuis —
De mort, tout, j'enveloppe.

Cependant la poésie slave a une spécificité qui perdure ; elle se fait l'écho des rudes batailles qui ont ensanglanté les Balkans et cela depuis les temps lointains de la conquête ottomane avec, comme corollaire, le thème de l'exil douloureux — loin de la terre natale passionnément aimée. Comme « La Cloche » d'*Anton Gustav Matos* (1873-1914, Croatie) :

Cette cloche, qui tel un Titan gémit
Sous le ciel étranger, alors me rappelle
Une autre cloche, celle qui psalmodie
Sur la misère de ma ville paternelle.
Nuit...Je suis seul...seul à l'étranger.

Dans « 1909 » Matos fait allusion à la répression exercée par les Hongrois contre les Croates en lutte pour leur indépendance :

Au gibet. Sèche comme un brin

Sur le mur carcéral. Mur de misère.
Car on pendit ma Croatie, à cette place,
Tel un voleur, tandis que son nom efface,
J'ignore pour qui, enchaîné, un sbire.

Dusan Vasiljev (1900-1924, Serbie) dans « L'homme chante après la guerre » exprime la violence de la guerre, son horreur, mais il l'accepte comme une leçon de vie avec une exaltation de guerrier antique :

Je marcherai dans le sang jusqu'aux genoux
et je n'ai plus de rêves.

[...]

Je riais dans le sang jusqu'aux genoux
Et sans demander : pourquoi ?
Jusqu'hier j'ai humblement baissé ma tête,
J'aimai furieusement le péché.

[...]

Je ne regrette pas d'avoir marché dans le sang jusqu'aux genoux
Et d'avoir survécu aux années rouges du Massacre
Pour cette connaissance que je consacre
Même si cela fut mon malheur.

Des accents qui font songer à la fureur des films de Kusturiça, au masochisme dostoïevskien de l'autoflagellation. Même violence à la bouche, blasphématoire, d'aimer passionnément la terre natale comme une femme infidèle, violence déconcertante mais fascinante pour nos esprits policés, dans le poème de *Lazar Kostic* (1841-1910, Serbie) « O malheureuse » :

O malheureuse terre,
Pute à nulle autre semblable
Toi déjà plus pleine
De péchés que de sable.
Ce ne sont pas les monts,
Ce ne sont pas les formes
Des forêts qu'on voit.
Ce sont les meurtrissures
Sur ton corps impur,
Dieu t'a déjà fouettée
Pour tes actes obscurs...

Et pourtant c'est le même poète qui adresse à sa bien-aimée des poèmes délicats, précieux même, tels « La Rose » ou « Le Pigeon ». De quoi nous surprendre.

Il est toujours frustrant de faire des choix ; nous espérons seulement susciter, par ces quelques vers, une curiosité chez le lecteur pour ces Slaves à la fois si lointains et si proches, futurs européens, et que, prenant exemple sur le Ban Stranjinjié (héros d'un poème épique populaire serbe), ils se réconcilieront et s'accorderont un pardon mutuel :

Vous ne ferez à votre sœur nul mal,
Je pourrais même la, tout seul, tuer,
Mais resterais sans ses frères et père,
Avec qui donc le vin frais boirais-je ?
J'ai tout à mon épouse¹ pardonné.

Georgette Wachtel

¹. Une épouse qui l'a trahi en le blessant d'un coup de couteau pendant qu'il se battait contre un Turc et que ses neuf frères et son père s'apprêtent à exécuter.